



# À SAINT-TROND UN IMPORT-EXPORT DE RELIQUES DES ONZE MILLE VIERGES AU XIII<sup>e</sup> SIÈCLE

par PHILIPPE GEORGE\*

[L'abbaye de Sain Tron] « est ancienne et recommandable par les grands hommes qu'elle a eus, par ses grands biens, et par l'exil de saint Eucher évêque d'Orléans, dont elle conserve encore les reliques, avec celles de saint Tron et de saint Libert ».

MARTÈNE & DURAND, *Voyage littéraire...*,  
Paris, 1717, p. 199.

C'est sur un domaine de Hesbaye qui lui appartenait que Trudon († c. 693), riche propriétaire, implante une communauté religieuse, qui allait par la suite devenir l'important monastère bénédictin de Saint-Trond.

Est-ce sa situation géographique, ses liens avec Metz, son histoire importante qui lui valent d'avoir à ce point capté les suffrages des historiens ? Des recherches très documentées d'intérêt local, régional et international lui ont été consacrées. Ce n'est pas sans raison que nous devons évoquer Pirenne, Berlière, Paquay, Simenon, Coens ... et plus près de nous les travaux de Mgr. G. Boes, J. Stiennon, et la thèse de J.-L. Charles sans oublier de nombreux articles annexes dont certains ont fait date<sup>1</sup>.

Après tant d'études de qualité, dont certaines directement centrées sur notre sujet, comment penser pouvoir encore écrire quelque page originale ? Les circonstances en ont décidé autrement. Il y a quelques années, nous avons eu la chance de retrouver au presbytère de Saint-Trond, grâce à l'aide de Monsieur le Doyen Rutten, une série considérable d'ossements épars, dissimulés sous une épaisse (!) couche de suie près d'une cheminée dans les combles. Dégagés et nettoyés, ces ossements ont fait l'objet d'une véritable fouille archéologique, effectuée avec l'aide de ma collègue Françoise Pirenne-Hulin ; ce tri minutieux nous permet d'en sortir un nombre important de fragments de tissus anciens qui confiés aux soins attentifs de

---

\* Adresse de l'auteur : rue Maghin, 64 — 4000 Liège

1. La bibliographie de base est donnée par PIEYNS-RIGO (P.), *Abbaye de Saint-Trond*, in *Monasticon belge*, 6. Province de Limbourg, Liège, 1976, p. 13-67 ; complétée des articles parus depuis et répertoriés notamment dans le catalogue de l'exposition *Handschriften uit de abdij van Sint-Truiden*, Saint-Trond, 1986. On y ajoutera DUPONT (Ch.), *Violence et avouerie au XI<sup>e</sup> et au début du XII<sup>e</sup> siècle en Basse-Lotharingie : note sur l'histoire des abbayes de Saint-Hubert et de Saint-Trond*, in *L'avouerie en Lotharingie, Actes du colloque de Luxembourg*, 1984, p. 115-128 ; et PETERS (W.), *Die Beziehungen der Abtei St-Trond zum Papsttum im 12. Jahrhundert*, in *Revue Bénédictine*, t. XCV, 1985, p. 130-145 et BUSTERVELD (A.J.A.), *Een zorgelijk bezit. De benedictijneabdijen van Echternach en Sint-Truiden en het beheer van hun goederen en rechten in Oost-Brabant, 1100-1300*, in *Noord Brabants Historisch Jaarboek*, t. VI, 1989, p. 7-44.

l'Institut Royal du Patrimoine Artistique constituent, restaurés, l'exposition aujourd'hui présentée au Béguinage de Saint-Trond<sup>2</sup>.

Outre ces vestiges textiles, nous avons également la chance de retrouver quelques authentiques anciennes, qui jointes à celles découvertes lors de l'ouverture des châsses de saint Trond et de saint Eucher effectuée en 1986, et au fonds de reliquaires dit de Nonnemielen, nous fournissaient de nouveaux documents à insérer dans le dossier important et volumineux du trésor de l'abbaye.

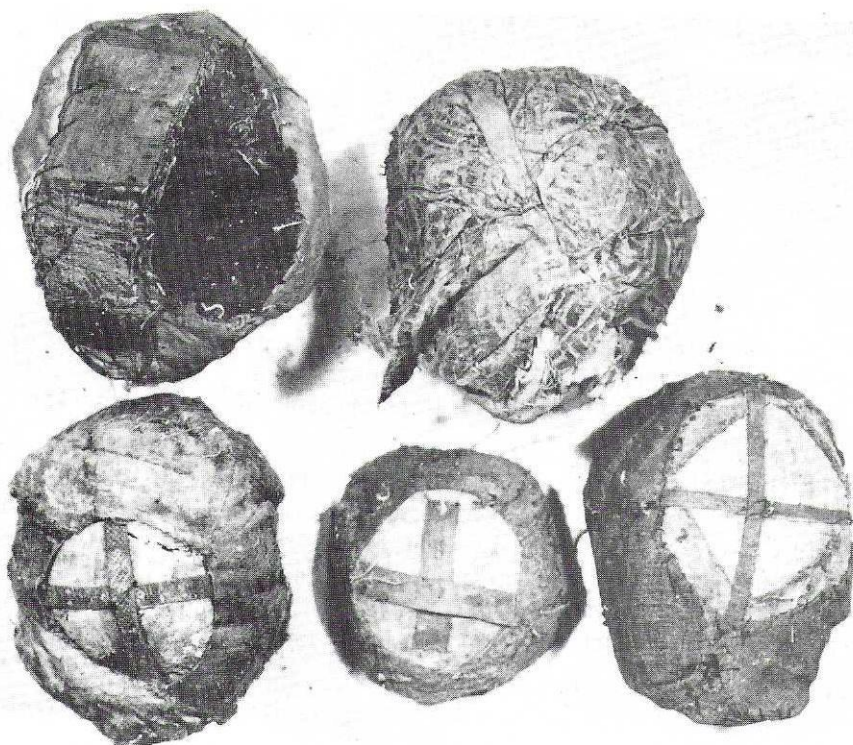


Fig. 1. — Quelques-uns des nombreux crânes découverts au presbytère de Saint-Trond, les seuls qui étaient encore enveloppés de tissus. Les autres textiles ont vraisemblablement été ôtés des ossements au siècle dernier.

*Photo Y. Lhoest.*

### I. Le trésor de l'abbaye bénédictine de Saint-Trond

De nombreuses publications ont traité « des saints particulièrement honorés à l'abbaye de Saint-Trond ». Le trésor a la chance d'être connu par un inventaire très précoce (870) et au cours du Moyen Age par de multiples

2. Catalogue de l'exposition *Stof uit de kist. De middeleeuwse textielschat uit de abdij van St.-Truiden*, Saint-Trond, 1991.

mentions, que ce soient les dédicaces d'autels par l'évêque Otbert (29 septembre 1117) ou celles plus tardives publiées par Joseph Brassinne<sup>3</sup>.

Les sources narratives, dont la passionnante chronique de l'abbaye, rapportent, au fil des années, quantité d'anecdotes relatives au trésor et à la vie spirituelle de la communauté.

À ces documents, nous ajoutons plusieurs inédits que nous avons retrouvés avec les reliques à Saint-Trond.

Trois fonds bien distincts existent :

- le premier rassemble les documents conservés dans les châsses de saint Trudon et Eucher. Le plus intéressant est sans doute une authentique sur parchemin d'une écriture du XI<sup>e</sup> siècle (?) : « De la poussière des saints Trudon et Eucher »
- le deuxième est celui des reliquaires provenant en partie de Nonnemielen qui sont aujourd'hui exposés au Trésor de l'église décanale de Saint-Trond<sup>4</sup>.
- le troisième, les authentiques retrouvées avec des reliques et des textiles au presbytère. C'est cette série d'authentiques des XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle de saints et saintes de la cohorte des Onze Mille Vierges qui retiendra tout particulièrement notre attention.

Ces saints sont regroupés sous une désignation générale : « Du Collège des Onze Mille Vierges », ou anonyme : « Une des Onze Mille Vierges », « un (ou des) crâne (s) des Onze Mille Vierges ». Ou bien il s'agit de saints déterminés du groupe : ainsi Elisabeth et Ymayna, sœur de Gilles ; Gilles et Barthélemy, fils de l'oncle de sainte Agnès<sup>5</sup>.

Ces authentiques identifient les ossements ou les crânes ; l'une d'entre elles rapporte que ces reliques ont été amenées de Cologne par Hedwige de Soest et Ermentrude en 1271 mais que les noms des saints sont rendus illisibles par l'usure du temps. Lorsqu'on examine de plus près ces authentiques, on en retrouve la transcription dans les listes de reliques de l'abbé Guillaume de Ryckel (1249-1272)<sup>6</sup>. Des authentiques du même genre, ayant trait à sainte Silia, sont insérées dans un bras-reliquaire en bois conservé

3. Edition et bibliographie dans *Mittelalterliche Schatzverzeichnisse, T. I : Von der Zeit Karls des Grossen bis zur Mitte des 13. Jahrhunderts*, her. vom Zentralinstitut für Kunstgeschichte, in Zusammenarbeit mit B. BISCHOFF, Munich, 1967, p. 128-129, compte-rendu par COENS (M.) in *Analecta Bollandiana*, t. LXXXVII, p. 199 et commentaire dans DAUPHIN (H.), *Richard de Saint-Vanne*, Louvain, 1949, p. 210-211 : ces objets « donnent une idée des choses nécessaires à la vie d'un nouveau cloître ». Déjà en 1769, dans leur *Histoire de Metz*, FRANÇOIS & TABOUILLOT commentaient cet inventaire qui les surprenait par son « opulence » (Tome I, p. 624 sv.).

4. Faute de temps, il nous a été impossible d'étudier ici ce fonds dit de Nonnemielen de même que le précédent, sur lesquels il y aura beaucoup à écrire.

5. Pour l'expertise des écritures, nous avons bénéficié des conseils de Mr. A. DEROLEZ, Conservateur des Manuscrits et de la Réserve Précieuse de l'Université de Gand ; nous l'en remercions très vivement. Nous espérons publier ces authentiques dans le *Bulletin de la Commission Royale d'Histoire* où nous avons commencé l'édition de sources écrites concernant les reliques de l'ancien diocèse de Liège.

6. Cf. *infra*.

à l'église de Saint-Trond<sup>7</sup>. Un cas plus intéressant est à mentionner : la relique d'un crâne des Onze Mille Vierges subtilisée et gardée plus de dix ans en Gueldre ; son voleur ne peut trouver la quiétude jusqu'à ce qu'il décide de la rendre au prier du monastère. Cette petite histoire est consignée sur une authentique du XV<sup>e</sup> siècle, dont une copie a été faite au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>. Quant aux reliques, il s'agit principalement de crânes d'abord enveloppés dans un drap de lin, ensuite dans un tissu généralement de soie — ceux exposés à Saint-Trond — une bandelette croisée protégeant la calotte. Le drap de lin, dont l'analyse au Carbone 14 permet de supposer qu'il a été mis à l'époque de Guillaume de Ryckel, enveloppe aussi les petits ossements (datation au 14 C : 542-611) et respecte parfaitement par ses coutures la forme de ceux-ci. Ils sont reliés en chapelet. Des traces de cire sont parfois visibles et l'on a aussi retrouvé des herbes (datation au 14 C : 1442-1483) avec les reliques<sup>9</sup>.

Tous renseignements sur ces trois fonds se trouvent réunis dans un intéressant placard imprimé vers 1552-1559, aujourd'hui égaré mais dont nous conservons une photographie reproduite ci-dessous<sup>10</sup> :

[ ... ]

Les corps saintz. de s. Gilles, de s. Elisabeth, de s. Silie, de s. Silgerne, de s. Juliane, de s. Beatrice du collège et nombre des XI<sup>m</sup> vierges.

Quatre vingt et X Chiefz et des osseaulx sans nombre des XI<sup>m</sup> vierges. Lesquelles ont souffert passion pour notre Seigneur. l'an III<sup>c</sup>. I.

[ ... ]

Le vestement de linge de sainte Dorothee — auquel elle fut decollée — ou appert les taches de sang espandu. Lan CC. LXXXVII.

Ung oss de lespuinne du dors de s. Adele mere de s. Trudon et une partie de sa mandibule et de s. Agathe — et des osseaulx de s. Sophie.

[ ... ]

Plusieurs œuvre chiefz, huvez, atouementz — bourses — de aultres petit menus bagaiges des XI<sup>m</sup>. Vierges. et de plusieurs saintz.

[ ... ]

7. Au Trésor de l'église décanale de Saint-Trond est conservé un bras-reliquaire de sainte Silia. Les authentique d'une écriture du XV<sup>e</sup> siècle, visibles par les oculi, racontent le martyre de la sainte dont « le corps est conservé à l'abbaye ». Leur texte est calqué une fois encore sur celui des catalogues de Guillaume de Ryckel.

8. On trouve mention de cet événement dans la chronique de Saint-Trond (éd. de BORMAN, t. II, p. 345) : il y est rapporté après une histoire semblable survenue aux reliques de la sainte Croix restituées au monastère en 1471, et il y est précisé que c'est un soldat du duc Charles (le Téméraire) qui s'est rendu coupable du larcin. Ce fait est à remplacer dans l'ensemble des exactions commises par la soldatesque bourguignonne envers les objets précieux des églises de Liège, sur lesquelles nous reviendrons ultérieurement puisqu'elles concernent de nombreux reliquaires. Par ailleurs, notre authentique a retenu particulièrement l'attention du rédacteur de la seconde liste de reliques (cf. \*65). Voir note 32 ci-dessous.

9. L'analyse au 14 C a été réalisée par M. VAN STRYDONCK ; il faut bien sûr l'apprécier avec la probabilité retenue et nous remercions à sa contribution dans le catalogue de l'exposition pour obtenir toutes les données utiles.

10. Le placard se trouvait inséré dans le *Sacrarium* (BUL, Ms. 366, f<sup>o</sup> 44). Edition et commentaire dans PAQUAY (A. et J.), *Sint Trudo's leven en vereering*, Tongres, 1933, p. 93-97.

**¶ Ce sont les saintes Reliques les quelles on moustre solénellemēt,**  
 xv. Jours continuels de vij. aus en vij. aus le xij. jour de Juillet au Monastere de saint Trudon (ou de saint  
 Eron) Confesseur et Patron de la ville de loubre sainte Genovet pays de Liège.

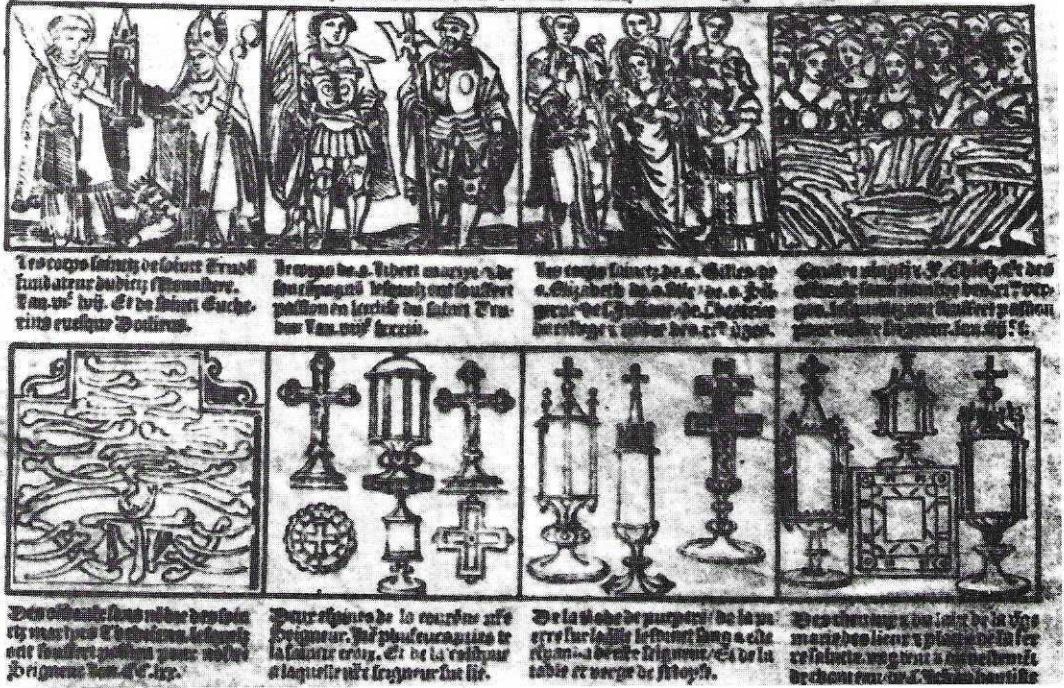


Fig. 2. — Placard des reliques de Saint-Trond (XVI<sup>e</sup> siècle), naguère inséré dans le MS. 366 de la Bibliothèque de l'Université de Liège. (Détail ; voir fig. 10.)

Photo aimablement donnée par M. le chanoine L. Plumers.

**II. Légende & culte des Onze Mille Vierges de Cologne**

Le « Sacrarium » de Saint-Trond est célèbre<sup>11</sup>. On désigne sous ce nom le manuscrit 366 de la Bibliothèque de l'Université de Liège, un recueil de 336 pages à l'usage de Dom Trudon de Gembloux, sacristain de Saint-Trond au XVI<sup>e</sup> siècle. Dom U. Berlière y a découvert deux listes détaillées de reliques de saints et saintes de la cohorte des Onze Mille Vierges acquises par Guillaume de Ryckel, abbé de Saint-Trond (1249-1272), à Cologne vers 1270. La première liste (BHL 8449) est attribuée à Guillaume lui-même ; La seconde (BHL 8450) serait un remaniement postérieur de la

11. BERLIÈRE (U.), *Guillaume de Ryckel, abbé de Saint-Trond, et les reliques des saints de Cologne*, in *Revue Bénédictine*, t. XVI, 1899, p. 270-277, repris et commenté par COENS (M.), *Les saints particulièrement honorés à l'abbaye de Saint-Trond*, in *Analecta Bollandiana*, t. LXXII, 1954, p. 406-413. Les citations ci-dessous non légendées sont reprises de ce dernier article. La première liste de reliques contenue dans le *Sacrarium* comporte des notes rédigées à la première personne (*dedi ...*), ce qui la fait attribuer à Guillaume lui-même ; la seconde est à la troisième personne (*Guillelmus dedit ...*) et précise par ailleurs que ce sont toujours — sauf exceptions mentionnées — des têtes qui sont données.

première. Ces listes étonnent par l'abondance des reliques et les notices explicatives données sur chacun des saints. Elles reflètent bien l'état d'esprit de l'époque, qu'il importe d'un peu expliciter pour mieux comprendre les phases de leur rédaction.

Sur le souvenir de quelques vierges martyrisées à Cologne, avant le IV<sup>e</sup> siècle, et dont on ignore tout, s'est greffée à partir du IX<sup>e</sup> siècle toute une légende dont les développements sont considérables au Moyen Âge. Sainte Ursule et les Onze Mille Vierges forment l'un de ces cycles littéraires et artistiques si caractéristiques de la mentalité médiévale<sup>12</sup>.

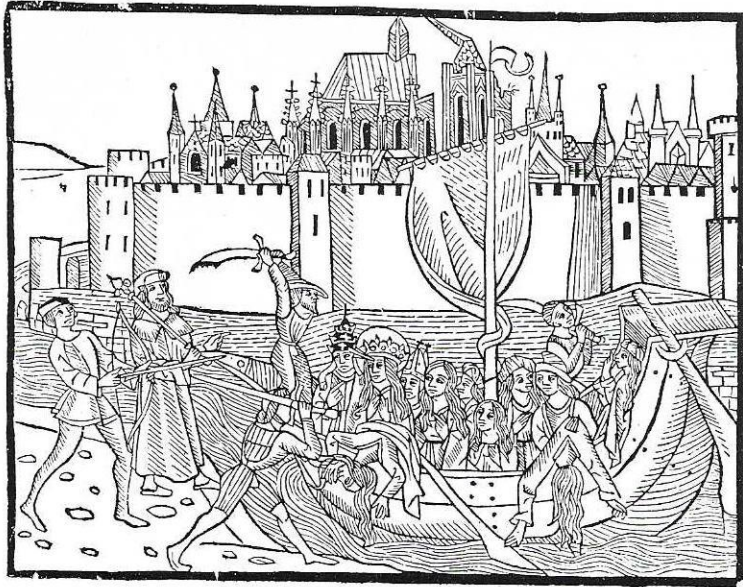


Fig. 3. — *Die Cronica van der Hilliger Stat Coellen*, Cologne, Johan Koelkoff, 1499, f88v. Le martyre des Onze Mille Vierges (gravure). Liège, Bibliothèque de l'Université, XV<sup>e</sup> s. B. 85.

Photo J. Botty (aimablement signalé par M<sup>me</sup> C. Opsommer).

12. La bibliographie sur les Onze Mille Vierges est abondante. L'ouvrage de base reste LEVISON (W.), *Das Werden der Ursula-Legende*, Cologne, 1928 (compte-rendu par COENS (M.), *Les Vierges martyres de Cologne d'après un ouvrage récent*, in *Analecta Bollandiana*, t. XLVII, 1929, p. 87-110). Voir aussi l'ouvrage récent de ZEHNDER (F. G.), *Sankt Ursula. Legende. Verehrung. Bildwelt*, Cologne, 1985. Ce n'est pas ici l'endroit d'entrer dans le détail des différents documents ursuliens, de la pierre de Clematius à Jacques de Voragine ; voir BARDON, (Fr.), *De la Passio à la peinture : analyse historique du récit verbal de la légende d'Ursule*, in *Revue Belge d'Archéologie & d'Histoire de l'Art*, t. LII, 1983, p. 43-79. de TERVA-RENT (G.), *Légendes et reliques. Le cas des Onze Mille Vierges*, in *Le Moyen Âge*, t. XXXIX, 1929, p. 17-35, p. 31. On verra aussi du même auteur : *La légende de sainte Ursule dans la littérature et l'art du Moyen Âge*, 2 tomes, Paris, 1931. Quant au nombre de 11.000, « la seule solution satisfaisante est celle de Levison : les Romains avaient l'habitude, conservée au Moyen Âge, de placer un trait au-dessus des chiffres, soit pour indiquer qu'il s'agissait de chiffres, soit pour transformer les unités en milliers : les exemples des deux emplois abondent. XI pouvait signifier 11 ou 11.000. Un clerc ou une moniale a pu commettre la confusion sans se troubler, en se réjouissant au contraire de voir tant de martyrs honorer son église. Une erreur aussi colossale ne peut étonner que ceux qui ne connaissent pas les nombreuses légendes fabriquées au XI<sup>e</sup> siècle » (*Vies des saints et de Bienheureux selon l'ordre du calendrier avec l'historique des fêtes*, par les RR. PP. Bénédictins de Paris, au 21 octobre, p. 677).

Les premiers textes hagiographiques apparaissent au X<sup>e</sup> siècle et restituent bien « l'admirable naïveté » médiévale ; la première *Passio* (969-976) « *Fuit tempore pervetusto ... Il y avait une fois, il y a bien longtemps ...* », dans le style d'un conte, rapporte les traits principaux suivants : Ursule, fille unique d'un roi breton très pieux, est demandée en mariage par le fils d'un puissant tyran païen. Pour éviter une guerre imminente, Ursule accepte, et propose que lui soient adjointes dix compagnes d'élite, et pour chacune ainsi que pour elle-même, une escorte de mille vierges. Que l'on construise onze navires pour qu'elles puissent pendant trois ans voguer sur mer à leur guise, avant d'envisager le mariage. Son père ajoute à ces conditions la conversion au christianisme du fiancé. Cet accord est conclu à la satisfaction générale. Ursule, à la tête de ses cohortes, s'embarque et s'adonne chaque jour pendant trois ans à des exercices de piété et à la pratique des vertus les plus nobles. Un jour, le vent se lève et entraîne les vaisseaux jusque Tiel sur le Rhin, puis à Cologne. Une vision céleste les pousse à se rendre en pèlerinage à Rome. Après visite des églises, elles regagnent Cologne, ignorant que la ville est assiégée par les Huns. À peine sont-elles débarquées qu'elles sont massacrées par les barbares. Le chef des Huns s'éprend d'Ursule qui le repousse et meurt sous le coup des flèches. Dieu punit les barbares qui sont mis en déroute. Les Onze Mille Vierges sont ensevelies avec respect et une basilique élevée en leur honneur.

Sur ce canevas général d'histoire, des embellissements sont tôt faits. Mais cette tradition va surtout trouver concrétisation parfaite dans la découverte de pseudo-reliques des saintes vierges : en 1106, la construction de la nouvelle enceinte de Cologne met au jour près de l'église Sainte-Ursule de nombreuses sépultures. Aussitôt la légende des Onze Mille Vierges y trouve fondement. Dès 1113, l'exportation des ossements commence à grande échelle : des têtes par centaines, des corps par milliers. En 1381, le pape Boniface IX interdit ces translations qui continuent alors sous le manteau.

On s'empresse d'identifier les saintes et les saints du cycle d'Ursule. Interrogée sur ce sujet, la bénédictine Elisabeth de Schönau (1123-1164), célèbre mystique, éclaire par des révélations à la fois naïves et appliquées des parties de cette histoire. De nouveaux personnages sont créés et de nombreux noms sont inventés. La légende se développe et s'amplifie. Jacques de Voragine et d'autres popularisèrent toutes ces versions et l'art prit aussi le relais. Leur fête est célébrée le 21 octobre.

L'église des « Saintes Vierges » à Cologne, l'actuelle église Sainte-Ursule, est embellie au cours des siècles ; la salle du trésor ou « chambre dorée » contient de nombreux bustes-reliquaires gothiques ou baroques. « Les chanoinesses des « Saintes-Vierges » devaient être concurrencées, à Cologne même, par leurs voisines de l'église des Maccabées, qui prétendirent se trouver elles aussi dans les limites sanctifiées par les corps des martyres, fouillèrent leur terrain avec succès et se mirent à expédier des reliques malgré les protestations de leurs rivales »<sup>13</sup>.

13. *Vies des saints ...*, op. cit., p. 686.



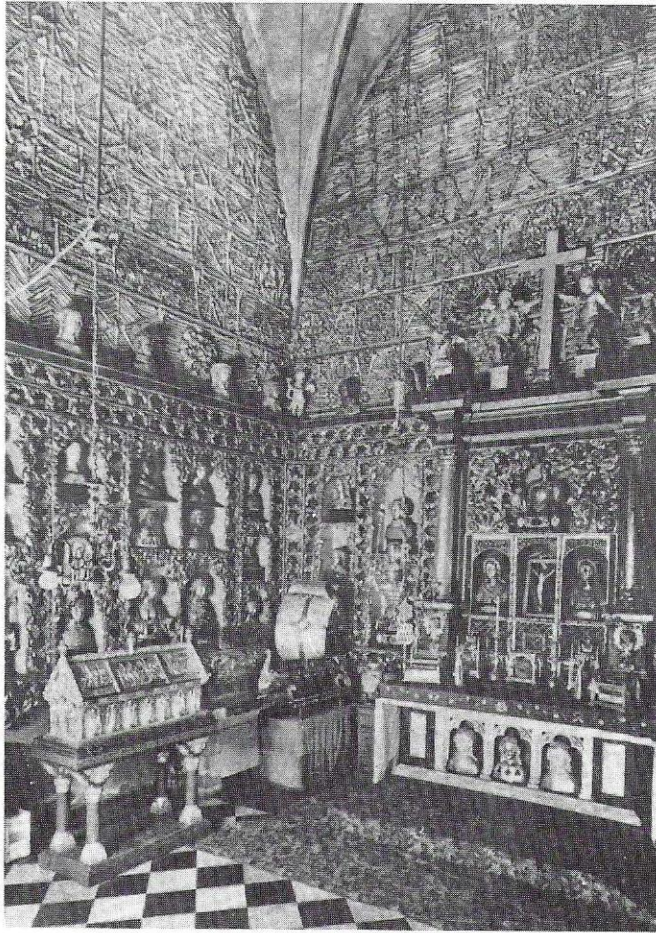


Fig. 4. — La chambre dorée de l'église Sainte-Ursule de Cologne.

Photo R. Denille.

Dans le diocèse de Liège, comme dans toute l'Europe occidentale, le culte des Onze Mille Vierges va connaître un essor extraordinaire. Contentons-nous d'en donner ici quelques repères.

À Saint-Trond, en 1117 déjà, l'autel du sépulcre des saints Trond et Eucher recèle parmi toutes ses reliques certaines des Onze Mille Vierges ; leur passion est connue à l'abbaye et leur fête est inscrite dans le lectionnaire de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>.

14. Les consécrations d'autels se trouvent dans l'éd. de BORMAN, *op. cit.*, t. I, p. 188. Le 14 septembre 1121, Raoul de Saint-Trond rapporte de Cologne des reliques d'un saint thébain et accepte en plus avec un certain scepticisme certaines reliques *de sanctis Virginibus* (Cf COENS, *op. cit.*, *Analecta Bollandiana*, t. LXXII, 1954, p. 114-115). Une passion des Onze Mille Vierges se trouve dans Liège, BUL, Ms. 12 (1<sup>re</sup> moitié du XII<sup>e</sup> siècle), cf Catalogue de l'exposition de Saint-Trond *Handschriften ...*, *op. cit.*, p. 113. Citée dans le catalogue de la bibliothèque du monastère en 1538, cf BRASSINNE (J.) in *Bulletin des Bibliophiles liégeois*, t. IV, 1888-1889, p. 39. Sur le lectionnaire, cf COENS, *op. cit.*, t. LXXII, 1954, p. 126.

Sigebert de Gembloux († 1112) en parle dans sa Chronique à l'année 453<sup>15</sup>.

La légende se répand à l'Ouest et au Sud de Cologne ; de Tervarent répertorie des manuscrits à Saint-Trond, Liège, Lobbes, Saint-Hubert, Rougecloître, Le Parc, Bethléem-lez-Louvain, Corsendonck, Maastricht ...

Une translation de trois corps a lieu au début du XII<sup>e</sup> siècle à Waulsort, dont un récit garde témoignage (BHL 8444-8450) ; on trouve trace de ces reliques dans le trésor au XVII<sup>e</sup> siècle encore<sup>16</sup>.

À Stavelot, une *Passio XI millia virginum* est répertoriée dans le catalogue de la bibliothèque en 1105 ; le buste-reliquaire du pape Alexandre (c. 1145) et la chapelle Saint-Vit fondée par l'abbé Wibald († 1158) contiennent des reliques des Onze mille Vierges ; en 1268, l'abbaye de saint Remacle en envoie à sa sœur de Solignac<sup>17</sup>. Une *Vita* est contenue dans un manuscrit de Malmedy de la fin du XI<sup>e</sup> siècle (Vat. lat. 8565) et ce monastère conserve des reliques des saintes Albine et Emérentienne depuis le XVI<sup>e</sup> siècle au plus tard<sup>18</sup>.

D'après de Raisse, en 1121, c'est saint Norbert qui aurait donné à Floreffe quatre têtes des Onze Mille Vierges<sup>19</sup>.

Le pèlerinage de Cologne est connu comme en atteste la *Vie* de Julienne de Cornillon (+ 1258)<sup>20</sup> ; son amie Hymana, abbesse de Salzennes, obtient l'autorisation de fouiller le sol de l'*ager ursulanus* et d'en retirer une quantité d'ossements « qui prirent le chemin de nos régions, où Marguerite, comtesse de Flandre et de Hainaut, fut heureuse d'en distribuer une grande part »<sup>21</sup>. Les Croisiers de Huy obtiennent en 1292 la translation dans leur monastère des reliques des saintes Odile, Ida et Imma, suite encore à des révélations. Une châsse en bois peint fut confectionnée pour renfermer leurs reliques<sup>22</sup>. Parmi les authentiques encore inédites que nous avons retrouvées à la collégiale de Huy, une du XIII<sup>e</sup> siècle : *De navi XI m v(ir)gin(um)*.

15. Cf. *MGH, SS*, t. VI, p. 310 et commentaire dans de TERVARENT, *op. cit.*, 1933, p. 35.

16. Entre 1106 et 1130-1140, date de composition du récit par le moine Richer, voir DESPY (G.), *Les chartes de Waulsort. Etude diplomatique et édition critique*, t. I (946-1199), Bruxelles, 1957, p. 44-45 ; voir aussi LEVISON, *Das Werden ...*, *op. cit.*, p. 108, n. 4. On trouve successivement trace de ces reliques dans les inventaires de 1615, 1628 et 1642.

17. Cf. notre ouvrage *Les reliques de Stavelot-Malmedy*, Malmedy, 1989, et GESSLER (J.), *Les catalogues des bibliothèques monastiques de Lobbes et de Stavelot*, in *Revue d'histoire Ecclésiastique*, t. XXIX, 1933, p. 92.

18. Voir STIENNON (J.), *Le scriptorium et le domaine de l'abbaye de Malmedy du X<sup>e</sup> siècle au début du XIII<sup>e</sup> siècle d'après les manuscrits de la Bibliothèque Vaticane*, in *Bulletin de l'Institut Historique Belge de Rome*, t. XXVI, 1950, p. 15, et notre ouvrage *Les reliques ...*, *op. cit.*

19. RAYSSIUS (A.), *Hierogazophylacium Belgicum sive Thesaurus sacrarum reliquiarum Belgii*, Douai, 1638, p. 217 et BARBIER (V.), *Histoire de l'abbaye de Floreffe*, t. I, Namur, 1892, p. 18.

20. Sur cette *Vie*, voir en dernier lieu la contribution de COTTIAUX (J.) et DELVILLE (J.-P.) dans le Catalogue de l'exposition *Saint-Martin. Mémoire de Liège*, Liège, 1990, p. 31 sv.

21. COENS, *op. cit.*, p. 407, n. 3.

22. Voir notre article *Hagiographie hutoise dans le Catalogue de l'exposition Huy. Trésors d'art. religieux*, Huy, 1984, p. 75 sv. A Huy, beaucoup d'autres églises conservaient sous l'Ancien Régime des reliques des saintes, à en croire A. DE WAREM dans son *Sacrarium* de 1659.

À Tongres, selon l'Ordinaire du XV<sup>e</sup> siècle, les têtes et reliques sont exposées sur l'autel lors de la fête des saintes et le Trésor recèle encore aujourd'hui des reliquaires de ces saintes<sup>23</sup>.

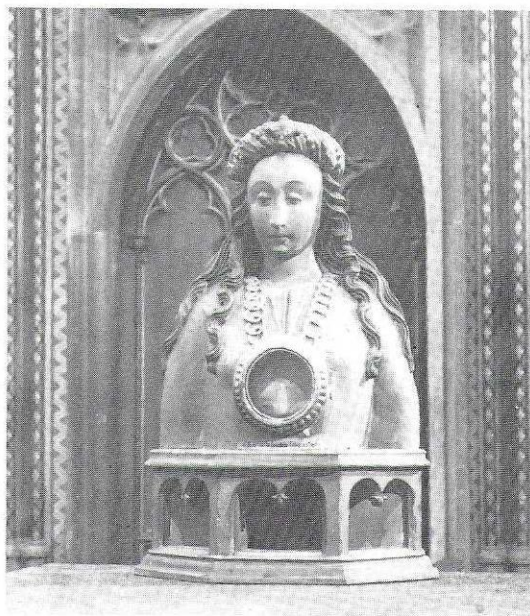


Fig. 5. — Buste-reliquaire de sainte Sentina, provenant de l'église Sainte-Ursule de Liège. Liège, Église Sainte-Croix.

Photo R. Denille.

Quelle église sous l'Ancien Régime peut se passer de reliques de la cohorte célèbre immortalisée par les peintures de Memling et par combien d'orfèvreries ou d'œuvres d'art célèbres ? À Liège, une église près du palais est consacrée à sainte Ursule et à ses sœurs sans doute depuis le XII<sup>e</sup> siècle<sup>24</sup>. Sainte-Jacques et Saint-Laurent, les deux importantes abbayes bénédictines possèdent de leurs reliques<sup>25</sup>. En 1613, l'église Saint-Remi, paroissiale de St-Jacques, recueille des dépouilles de l'abbaye : des reliques des Onze Mille Vierges « enfermées dans une vitrine devant le tableau de l'autel, d'une façon assez peu convenable, non pas contenues dans des boîtes, mais simplement enveloppées dans de la soie sans étiquettes sur les-

23. Voir notre contribution au catalogue de l'exposition *Tongeren. Basiliek van O.-L.-Vrouw Geboorte, Textiel*, Louvain, 1988, p. 56, et bibliographie incluse.

24. La première mention de cette église remonterait au *Breviloquium de incendio ...*, MGH, SS, t. XX, 1868, p. 620 : *cum ecclesia sanctarum virginum*. Cf. GOBERT (Th.), *Les rues de Liège*, à l'article *Onze Mille Vierges* et *Ursule*. L'inventaire de la sacristie de la cathédrale de Liège au XVII<sup>e</sup> siècle (éd. DEMARTEAU (J.), in *Bulletin de la Société d'Art & d'Histoire du Diocèse de Liège*, t. II, 1882, p. 307-337) mentionne un « Reliquair ou coffre de bois avec des reliques des XI milles Vierges ». De même l'ostension de 1489.

25. Cf. notre article *Documents inédits sur le Trésor des abbayes bénédictines St-Laurent et St-Jacques de Liège*, in *Bulletin de la Commission Royale d'Histoire*, sous presse. Les exemples peuvent bien sûr être multipliés. Ainsi, la boîte à reliques de Momalle, c. 1182, contenait des reliques des Onze Mille Vierges. Cf. notre communication à la Société Nationale des Antiquaires de France le 19 décembre 1990, sous presse.

quelles on pourrait lire le nom des reliques ... »<sup>26</sup>. Cet exemple illustre l'abandon, dès la Renaissance, de ce culte, qui ne fera que s'accroître. Témoins parmi d'autres les collégiales Saint-Martin et Saint-Jean à Liège<sup>27</sup> et les exemples peuvent être multipliés.



Fig. 6. — H. CROMBACH, *Vita et martyrium S. Ursulae et sociarum Undecim Millium Virginum etc.*, Cologne, 1647. Page de titre de l'ouvrage fondamental sur le culte des Onze Mille Vierges.

Photo J. Botty.

26. D'après HOYoux (J.), *Quatre inspections d'églises liégeoises faites par le nonce Antonio Albergati*, in *Bulletin de l'Institut Historique Belge de Rome*, t. XXXVI, 1964, p. 162 et commentaire dans notre article *Un reliquaire, « souvenir » du pèlerinage des Liégeois à Compostelle en 1056 ?* in *Revue Belge d'Archéologie et d'Histoire de l'Art*, t. LVII, 1988, p. 18.

27. Cf. Catalogue de l'exposition *Saint-Martin*, *op. cit.*, p. 96 : « dix têtes des Onze Mille Vierges de la Compagnie de sainte Ursule » ; et Catalogue de l'exposition *Millénaire de la Collégiale Saint-Jean de Liège*, Liège, 1982, p. 213-217. Reliques encore à Saint-Hubert, Florennes, Gembloux, Amay ...

### III. Un propagateur zélé : Guillaume de Ryckel, abbé de Saint-Trond (1249-1272)

De 1270 à 1272, Guillaume de Ryckel<sup>28</sup>, abbé de Saint-Trond (1249-1272), obtient des reliques des Onze Mille Vierges de Cologne. Comme il le faisait pour les comptes de l'abbaye, Guillaume de Ryckel rédigea aussi une sorte d'aide-mémoire sur ces reliques de Cologne ; il est conservé dans le *Sacrarium* de Saint-Trond. Hedwige de Soest, moniale des Saint-Macchabées à Cologne, les lui envoyait par l'intermédiaire d'une certaine Ermentrude. Il rencontre cette dernière notamment à Spalbeek, où l'abbaye avait des droits et où habitait aussi Elisabeth, célèbre mystique, parente de Guillaume<sup>29</sup>. Elisabeth obtient aussi des reliques. Elle finira sa vie à l'abbaye cistercienne de Herkenrode. Le rôle d'Elisabeth de Spalbeek est à préciser : par un rapport d'enquête qu'a établi à son sujet Philippe de Clairvaux, on connaît les relations qu'elle entretenait avec Marie de Lille et l'abbé de Vauclair, deux personnes gratifiées de reliques par Guillaume, de même que Pierre d'Igny — don personnel d'Elisabeth — et Catherine du Parc, mystique elle aussi célèbre<sup>30</sup>. Enfin, des moines de Clairvaux bénéficièrent aussi de

28. Guillaume de Ryckel (du nom de Riklé, village du pays de Liège, enclavé dans le comté de Looz) est issu de la petite noblesse hesbignonne. Secrétaire et chapelain du jeune roi des Romains Guillaume de Hollande, il fut vesti de l'église Sainte-Marie à Aix-la-Chapelle et c'est au nouveau souverain et à ses nombreuses relations qu'il dut son élection à l'abbatiate de Saint-Trond. « L'installation du nouvel abbé fut loin d'être régulière. Il prononça ses vœux le lendemain même du jour où il prit l'habit et fut élu une semaine plus tard », le 5 février 1249. Comme beaucoup d'abbayes bénédictines, l'abbaye de Saint-Trond traversait alors une grave crise économique et spirituelle. Habile gestionnaire, Guillaume ne ménagea pas ses peines pour l'en sortir ; il s'engagea dans un long procès contre les Lombards qui l'amena à voyager à Lyon, Laon, Cambrai, Troyes, Gênes, et Milan. Il reconstitua le patrimoine de l'abbaye, racheta ou fit restituer les possessions conventuelles, remplaça le faire-valoir direct par le fermage. Son action est révélée par une sorte d'aide-mémoire personnel, le Manuscrit 268 conservé à la Bibliothèque de l'Université de Liège. Des travaux d'embellissement et de restauration furent entrepris sous son gouvernement : peintures du cloître, vases d'argent pour l'autel... Il reçut l'aide des autorités religieuses, du légat pontifical Hugues de Sainte-Sabine et du Pape Innocent IV qui accorda une bulle d'indulgences aux fidèles visitant le monastère, source de revenus d'offrandes. Il renforça la discipline. « Quand il mourut, le 27 février 1272, le monastère de Saint-Trond était de nouveau l'un des plus grands propriétaires ecclésiastiques de la Hesbaye ». D'après PIRENNE (H.), *Le livre de l'abbé Guillaume de Ryckel (1249-1272). Polyptyque & comptes de l'abbaye de Saint-Trond au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle*, Gand, 1896.

29. Sur cette mystique stigmatisée, on dispose d'un intéressant rapport d'enquête rédigé par l'abbé Philippe de Clairvaux, entre 1267 et 1269-1270, du vivant d'Elisabeth et avant son entrée à Herkenrode. Philippe y insiste notamment « sur l'autorité de l'abbé Guillaume de Saint-Trond, parent de la stigmatisée, qui servit d'interprète au cours de l'enquête ». Cf. ROISIN (S.), *L'hagiographie cistercienne dans le diocèse de Liège au XIII<sup>e</sup> siècle*, Louvain-Bruxelles, 1947, p. 70 sv. (*Université de Louvain. Recueil de Travaux d'Histoire & de Philologie*, 3<sup>e</sup> série, 27<sup>e</sup> fasc.) et la bibliographie donnée par PIEYNS-RIGO dans le *Monasticon belge*, *op. cit.*, p. 137 et 141. Voir aussi VAUCHEZ (A.), *Les stigmates de saint François et leurs détracteurs dans les derniers siècles du Moyen Age*, in *Mélanges d'Archéologie & d'histoire publiés par l'Ecole Française de Rome*, t. LXXX, 1968, p. 609 ; au XV<sup>e</sup> siècle — au plus tard — des traces de sa stigmatisation sont conservées comme reliques au Neufmoustier près de Huy (Liste inédite préparée pour édition critique). Voir aussi SIMONS (W.) et ZIEGLER (J.E.), *Phenomenal Religion in the Thirteenth Century and its Image : Elisabeth of Spalbeek and the Passion Cult*, in *Women in the Church, Studies in Church History*, t. XXVII, Oxford, 1990, p. 117-120. Quand à Ermentrude, elle est désignée comme béguine (\*30, 57), ainsi que

30. ROISIN, *op. cit.*, p. 133 et 187 et COENS, *op. cit.*, p. 410.

ces largesses sacrées. Ces contacts d'Elisabeth avec les cisterciens peuvent sans doute expliquer que Guillaume gratifie de reliques de nombreuses abbayes de cet Ordre dans des diocèses variés. De tout ceci, est-il téméraire de conclure avec le Père Coens que « l'abbé de Saint-Trond et sa pieuse parente ont échangé quelquefois leurs vues au sujet de l'identité des reliques apportées »<sup>31</sup> et d'établir ainsi un parallélisme entre Elisabeth de Schönau et Elisabeth de Spalbeek. Il faut dire que ces listes surprennent par la description des supplices imposés aux saints ; quelques exemples suffiront à l'illustrer<sup>32</sup> : « Sainte Bénigne, vierge et martyre, fut transpercée d'un glaive au visage au-dessus des joues par les yeux de sorte que ses yeux et son cerveau glissaient de sa tête » (\*17) ; « Sainte Béatrice eut le cœur enfoncé et pensa alors que notre doux Seigneur avait lui aussi été ainsi touché et elle dit : « Béni sois-tu, Seigneur, moi je te rends grâce que tu me fasses souffrir le même tourment que tu as bien voulu souffrir pour moi » (\*18) ; on trouve ainsi plusieurs fois le style direct et des comparaisons contemporaines (*potens et dives quasi comes Flandrie* (\*24) ; tête ou membres coupés, tel est le sort de la plupart des saints, de même que le martyre par les flèches. Le choix des noms donnés révèle « un son de terroir germanique qui ne doit rien à l'époque romaine » et certains, *Libertus* et *Christina* sont d'un usage courant en Hesbaye.

La chronique de l'abbaye assigne à l'année 1260 l'arrivée de reliques des Onze Mille Vierges, des saints Thébains et de saint Géréon<sup>33</sup>. Or les listes ne parlent que de reliques des Onze Mille Vierges et placent les événements entre 1270 et 1272. L'intérêt, voire la passion, de l'abbé pour les reliques, s'était déjà manifesté en 1258 lors de la construction de l'église Sainte-Agnès au béguinage à Saint-Trond<sup>34</sup>. S'il distribue nombre de reliques reçues de Cologne, il en garde aussi pour sa chapelle : ainsi les chefs des saintes Catherine et Béatrice, « beaux comme de l'ivoire » (\*19), de sainte Gertrude orné de soie rouge et verte (\*21), et un *ciborium* sur l'autel (\*26, 54).

On a la chance de connaître en détail les envois effectués :

— en janvier 1270, Hedwige lui envoie, via Ermentrude, un *ciborium* (*quod situm est super altare nostrum in capella nostra*) et 31 têtes (\*26, 54)

31. COENS, *op. cit.*, p. 411.

32. Nous donnerons par ordre chronologique ces envois de reliques en indiquant, précédés d'une astérisque entre parenthèses, les numéros de pages du *Sacarium* où se trouvent les mentions. Pour la détermination des établissements religieux, nous renverrons à la carte ci-contre. Quelques-uns d'entre eux posent problèmes. Pour Okrans/Okans/Oclzam/Olzans : Orientem (Diocèse de Liège), l'Olive (Cambrai) ou Ourscamp (Noyon) proposés par Berlière. Hautcrêt est une suggestion du Père Coens à de Tervarent (*op. cit.*, 1933, p. 38). Pour Chynisno (\*25), Chinnino (\*54), Berlière propose Signy ; il y associe Chirlou (\*27, 56) qu'il lit Chirlon ; nous pensons qu'il faut distinguer cette mention et proposons Cherlieu, abbaye cistercienne du diocèse de Besançon, filiale d'Hautcrêt, proposée plus haut par Coens pour Okrans. Quant au *Raynaldus decanus christianitatis Sancti Petri Remensis*, le professeur L. Falkenstein, que nous remercions très vivement, propose Saint-Pierre-le-Vieil à Reims, sans autre possibilité d'identification du personnage.

33. Ed. DE BORMAN, *op. cit.*, t. II, p. 207. Avec la finesse qu'on lui connaît, le Père Coens suspecte une première acquisition par Guillaume, lors d'une visite à Cologne, de reliques dont ont pu bénéficier, dès 1265, les béguines de Sainte-Agnès. « Mis en appétit, il en sollicita encore, quelque dix ans plus tard, du couvent des Saints-Maccabées par l'intermédiaire de la sœur Hedwige de Soest » (COENS, *op. cit.*, t. LXXIII, 1955, p. 162-164).

34. DE BORMAN, *Ibidem*.

- le 1<sup>er</sup> mai énumération d'une série de reliques par lesquelles débute la première liste (\*17, 47)
- le 9 juillet 1270, elle fait parvenir à Guillaume 16 têtes et 2 à Elisabeth de Spalbeek (\*24, 53)
- le 3 juin 1271, Hedwige et Ermentrude apportent 23 têtes (\*30, 57)
- vers le 11 novembre 1271, 26 têtes envoyées à Guillaume à Spalbeek (\*33, 60)
- le 1<sup>er</sup> juin 1272, 40 têtes et d'autres reliques (\*37, 62)

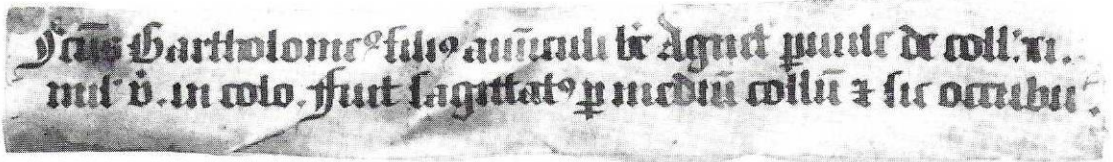


Fig. 7. — Authentique de saint Barthélemy (XV<sup>e</sup> siècle) découverte parmi les ossements de Saint-Trond.

*Photo Y. Lhoest.*

En mai 1272, le prieur du Val Dieu envoie à Elisabeth de Spalbeek le chef de Saint André (\*37, 62).

Guillaume de Ryckel est un fervent acquéreur mais aussi un généreux distributeur de reliques de Cologne.

Ramenées à Saint-Trond ou Spalbeek, des reliques — la seconde liste parle essentiellement de crânes — sont ainsi données :

- le 27 mars 1270, sainte Clémence à Raoul, cellier de Vauclair (\*28, 56)
- le 10 mai 1270, saint Martin et sa fille, sainte Magtilde, à Ponce, abbé de Vauclair (\*17, 47)
- le même jour, sainte Béatrice à Bertrand, abbé de Signy (\*18, 48)
- le 13 mai 1270, sainte Loscia à trois religieuses d'Epinlieu (\*19)
- le 16 mai 1270, sainte Catherine à une religieuse homonyme d'origine juive, abbesse du Parc. (\*23, 52)
- le 11 juillet 1270, sainte Jeanne au frère Jean, abbé de La Ferté-sur-Grosne (\*21, 51)
- le même jour, sainte Sibille à Ponce, abbé de Valroy (\*22, 51)
- le 22 février, sainte Agathe et saint Nicolas à Aalburg sur la Meuse (\*20, 50)
- le 24 mai 1271, sainte Marguerite au frère Wiardus, de Vauclair (\*21, 50)
- le 24 mai 1271, à l'abbé de Vauclair, trois têtes de saints Minicus, Marie, sa sœur et Merswendis (\*23, 51)
- en juin 1271, une sainte Elisabeth à l'abbesse et au couvent de Prémy (\*25, 53)
- en juillet 1271, sainte Agathe au frère Bellin qui la porte à Cherlieu (\*27, 56)
- le 11 juillet 1271, sainte Gertrude à Hedwige qui la donne à Philippe, portier de Signy (\*25, 54)

- le 13 août 1271, la tête de sainte Marguerite et de saint Martin à l'église de Villers-le-Peuplier (\*56)
- le 20 août 1271, les corps des saintes Merswendis et Marie à Marie de Turri, près de Lille (\*27, 55)
- le 23 août 1271, sainte Catherine, sainte Odrada et saint Philippe à Alem-sur-Meuse, dépendance de Saint-Trond (\*33, 59)
- le 24 août 1271, par l'entremise de la duchesse de Brabant le corps d'un certain saint Jean au couvent des frères prêcheurs de Dijon (\*31, 58)
- le 29 août 1271, par l'entremise de Bertrand de Vauclair, sainte Catherine à Raynald, doyen de chrétienté de Reims de la paroisse de Saint-Pierre-le-Vieil (\*28, 56)
- le 29 novembre 1271, saint Jean et sainte Marie à Ponce, abbé de Vauclair (\*26, 55)<sup>35</sup>
- le 1<sup>er</sup> mai 1272, saints Mathias, Agathe, et Marguerite à Okans (\*20, 32, 49, 59), abbaye cistercienne non identifiée, peut-être Hautcrêt
- le 3 mai 1272, sainte Marie à Maître Thomas, pénitencier à Beauvais (\*22, 51)
- le 24 mai 1272, sainte Gertrude à Ponce, abbé de Valroy (\*21, 50)
- en mai 1272, sainte Agathe à Borloo (\*32, 58)
- le 1<sup>er</sup> juillet 1272, sainte Magthilde à Guillaume, prieur de Clairvaux (\*31, 58)
- le même jour, sainte Félicité à Théobald, moine de Clairvaux (\*31, 58)
- le 9 juillet 1272, le chef de sainte Ude à Elisabeth de Spalbeek (\*27, 55)
- le 14 août<sup>36</sup> 1272, saint Nicolas à Ade, boursier de Vauclair (\*39, 63)
- à des dates indéterminées :
  - sainte Sapience (\*19, 49), le chef de saint André et de sainte Elisabeth (\*26, 55) à Pierre, abbé d'Igny
  - sainte Christine au frère Bertrand de Signy (\*22, 51), sainte Marie à Henri de Waelbeke, successeur de Guillaume à l'abbatit (\*19)
  - enfin les corps de sainte Elisabeth et de saint Gilles à l'abbaye de Ter Beek (\*23, 52)

Comment s'est élaboré l'inventaire de Guillaume ? Peut-être à partir des authentiques accompagnant les reliques. La concordance est en tout cas significative entre le texte des authentiques retrouvées et les listes, qui, il ne faut pas l'oublier, ont été retranscrites au XVI<sup>e</sup> siècle. Les authentiques datent pour la plupart des XIV-XVI<sup>e</sup> siècles. Il n'y a à cela rien d'étonnant quand on sait que pareils documents sont recopiés au cours des temps.

On y apprend le nom du saint, son âge, sa parenté, mais aussi le genre de supplice qu'il endura. Cette identification était inévitable pour l'authentification de la relique. Elle est particulièrement révélatrice de l'état d'esprit des protagonistes et de leur époque.

35. Une mention semblable se retrouve dans les catalogues le 29 novembre 1272 (\*35, 61), soit juste une année après. Cf. de TERVARENT, *op. cit.*, p. 38, n. 2.

36. La première liste donne le 15 août (Assomption) ; la seconde le 14 exprimé comme la vigile de l'Assomption, ce qui nous paraît la *lectio difficilior*.



## A Saint-Trond, un import-export des reliques ursuliennes au XIII<sup>ème</sup> siècle

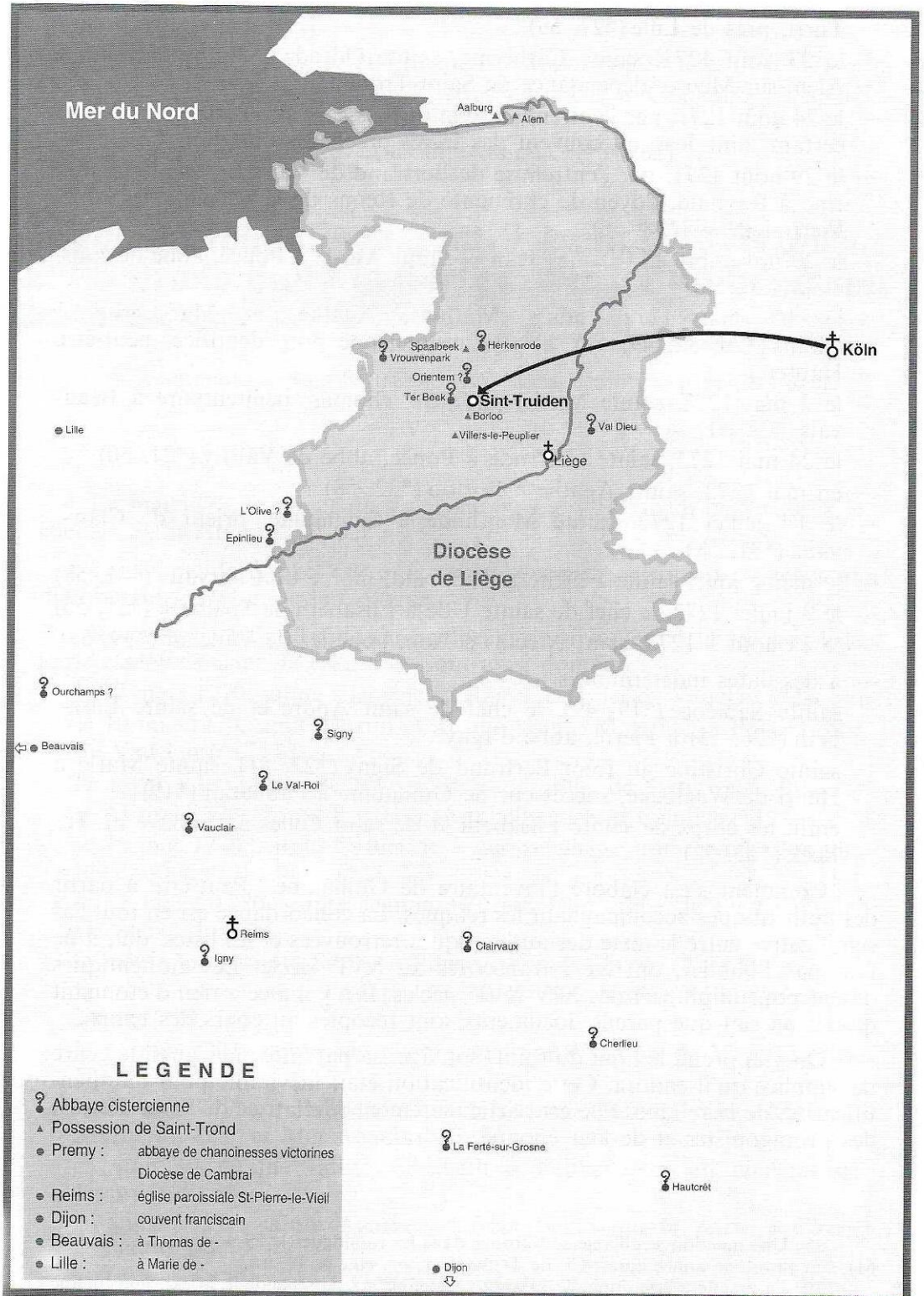


Fig. 8. — À Saint-Trond, un import-export des reliques ursuliennes au XIII<sup>e</sup> siècle.

« On peut à peine se figurer qu'un économiste de la trempe de Guillaume ait pu concevoir et codifier ces notices », comme l'écrit le Père Coens<sup>37</sup>, et poursuivant cette réflexion, on peut s'interroger si ces reliques n'ont pas fait l'objet d'un échange avec les établissements concernés au profit de Saint-Trond ?

Quelle description matérielle les listes donnent-elles des reliques ?

On glane ça et là quelques renseignements : ainsi le *ciborium* de la chapelle de l'abbé est décrit dans la seconde liste comme un *repositorium* en bois posé sur l'autel qui contiendrait les 31 têtes (\*26, 54), et l'on ne peut s'empêcher de penser à ces retables colonais si caractéristiques<sup>38</sup>. Les corps des saints Gilles et Elisabeth envoyés à Ter Beek (\*23) sont amenés dans un coffret clair avec des textiles divers (\*52) ; on se rappellera que ce sont précisément des reliques de ces deux saints qui sont identifiées par nos authentiques ; une partie est donc restée à Saint-Trond et la seconde liste parle des textiles qui les accompagnent : drap de lin, tissu à petites mailles... *et id genus alij femineis ornamentis* (\*52), sans doute les textiles aujourd'hui retrouvés, dont la mention réapparaît dans les inventaires postérieurs du trésor (\*44) ; les têtes de sainte Ude et de sainte Magtildie sont ornées (\*53, 55), celles de sainte Mabilia et de sainte Margareta sont couvertes d'un drap de lin très fin — nous rappellerons que le drap de lin retrouvé qui entourait les reliques est contemporain de l'époque de Guillaume — avec par-dessus des ornements dorés de forme carrée que l'incurie des temps n'a pu préserver (\*53). Quant aux corps de sainte Béatrice, Silia, Juliana et Siligerna, ils sont conservés dans une châsse peinte (\*23) ; la seconde liste les associe aux corps des saints Gilles et Elisabeth et précise qu'ils se trouvent « aujourd'hui mêlés »<sup>39</sup> en partie près de la châsse de saint Trond au dos de l'autel et en partie à l'autel de sainte Elisabeth (\*52).

Enfin, que reste-t-il dans les divers lieux mentionnés des reliques envoyées par Guillaume ?

Il ne nous a pas été possible dans le cadre de cette contribution de nous informer en détail sur chacun de ces nombreux endroits<sup>40</sup>. Toutefois, les sources historiques fournissent quelques informations.

En 1638, Arnold de Raisse dans son *Hierogazophylacium Belgicum*<sup>41</sup> note la présence dans le trésor d'Epinlieu du chef de sainte Ursule « acquis en 1300 » mais qu'il considère comme une homonyme de la célèbre sainte ; de même la tête de sainte Loscia, précisément celle dont parle Guillaume de Ryckel. En 1650, Philippe Brasseur parle de deux crânes et de reliques des Onze Mille Vierges, mais sans citer de noms<sup>42</sup> et on trouve une mention

37. COENS, *op. cit.*, p. 407.

38. Cf. LEGNER (A.), *Kölnische Hagiophilie. Die Domreliquienschränke und ihre Nachfolgerschaft in Kölner Kirchen*, in *Kölner Domblatt, Jahrbuch des Zentral-Dombau-Vereins*, 1986, p. 195-274.

39. Ces deux dernières mentions qui se plaignent de l'état déplorable de ces reliques sont sans doute des additions faites par le scribe qui a retranscrit la seconde liste au XVI<sup>e</sup> siècle.

40. La présente recherche permettra peut-être aux chercheurs étrangers d'identifier l'une ou l'autre pièce subsistante.

41. RAYSSIUS, *op. cit.*, p. 280.

42. BRASSEUR (Ph.), *Origines omnium Hamoniae cœnobiorum*, Mons, 1650, p. 148.



Fig. 9. — Tissu de soie peint, Europe Nord-Ouest, XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle, accompagnant les ossements de Saint-Trond.

*Photo IRPA Bruxelles.*

semblable en 1730<sup>43</sup>. Aucune trace non plus dans les inventaires des trésors de Saint-Pierre-le-Vieil de Reims, de Igny ou de Signy<sup>44</sup>.

\*  
\*   \*   \*

43. DEVILLERS (L.), *Chronique de l'abbaye d'Epiniéu à Mons*, in *Analectes pour servir à l'Histoire Ecclésiastique de la Belgique*, t. XV, p. 172. Sans résultats furent les recherches entreprises aux Archives par notre ami R. Plisnier que nous remercions très vivement.

44. Cf. TARBE (P.), *Trésors des églises de Reims*, Reims, 1843, p. 238, et 271.

On savait Guillaume de Ryckel « restaurateur de la discipline du monastère aussi bien que réorganisateur des finances »<sup>45</sup>, on le découvre sous ce nouvel éclairage « grand collecteur de reliques et père spirituel d'une parente favorisée de grâces mystiques ».

On imagine aisément que devant un si grand nombre de reliques, un classement et une identification ont dû être établis. On conservait jusqu'à présent les deux listes de Guillaume de Ryckel. Aujourd'hui on retrouve les reliques, leurs authentiques et les tissus les enveloppant.

Les listes de Guillaume de Ryckel vont être recopiées. On en retrouve des extraits dans un inventaire imprimé de 1538, qui n'a pas échappé aux investigations de Crombach dans ses recherches sur saintes de Cologne<sup>46</sup>.

L'exemple de Guillaume de Ryckel, en ce qui concerne le culte des Onze Mille Vierges, n'est pas unique. Beaucoup d'abbayes ont bénéficié d'un nombre important de reliques ursuliennes<sup>47</sup>; les inventaires du trésor de Saint-Trond parlent de 90 crânes (\*43), de nombreux ossements et de textiles (\*44).

L'ordre cistercien se distingue dans la célébration du culte des Onze Mille Vierges : au XIII<sup>e</sup> siècle, leur fête est introduite dans la liturgie, notamment dans les maisons qui possèdent leurs reliques<sup>48</sup>. On a d'ailleurs vu Guillaume et Elisabeth enrichir des abbayes cisterciennes.

Pourquoi Guillaume de Ryckel s'intéressa-t-il particulièrement aux Onze Mille Vierges de Cologne ? Est-ce une initiative personnelle ?

Déjà, au XI<sup>e</sup> siècle, Cologne est célèbre dans nos régions par la pléthore de corps saints conservés dans ses églises<sup>49</sup>. L'abbé Raoul de Saint-Trond s'y était rendu pour obtenir des reliques<sup>50</sup> et les relations entre Cologne et Saint-Trond existaient<sup>51</sup>. Le trésor de Saint-Trond était important, les saintes de Cologne viennent le « grossir ». Est-ce sur les instances de sa parente Elisabeth de Spalbeek que Guillaume agit ? Bien sûr, il s'agit d'abord de donner une identité aux os trouvés, et, par cette authentification, d'en assurer l'efficacité comme reliques. Mais, au-delà, il y a la « légende », « ce qui doit être lu » sur les Onze Mille Vierges, un modèle culturel sans cesse remanié depuis le X<sup>e</sup> siècle, un récit empreint de mysti-

45. Compte-rendu de l'article de BERLIÈRE, *op. cit.*, in *Analecta Bollandiana*, t. XVIII, 1899, p. 421.

46. COENS, *op. cit.*, p. 408, n. 1.

47. Culte esquissé dans ZENDER (M.), *Räume und Schichten mittelalterlicher Heiligenverehrung in ihrer Bedeutung für die volkskunde*, 2<sup>e</sup> éd., Cologne, 1973, p. 196 sv.

48. Cf. MÜLLER (G.), *Der Kult der hl. Ursula und ihrer Gefährtinnen in Orden*, in *Cistercienser Chronik*, t. XXIV, n<sup>o</sup> 284, 1912, p. 283-301.

49. ANSELME dans sa chronique des évêques de Liège (L. I, c. 52 in *MGH, SS*, t. VII, 1846, p. 200) écrit : *Wazo episcopus sanctam adiit Coloniā, sanctorum limina, quorum numerus nulli præter Romam loco æque est concessus*. (Extrait aimablement signalé par P. Nisin).

50. Voir note 28. Nous devons évoquer ce culte de la Légion Thébaine lors d'une communication à un prochain colloque à Saint-Maurice d'Agaune.

51. Cf. CHARLES (J.-L.), *La ville de Saint-Trond au Moyen Age*, Paris, 1965, p. 213-264 et IDEM, *De middeleeuwse handelbetrekkingen van Sint-Truiden*, in *Mélanges BUSSELS* (M.), Hasselt, 1964, p. 119-133 et AMMANN (H.), *Sankt Trauten*, in *Viertel Jahrschrift für Social und Wirtschaftsgeschichte*, t. LIV, 1976, p. 145-186. Voir aussi sa contribution au catalogue de cette exposition de Saint-Trond.

cisme et gonflé de « révélations »<sup>52</sup> : la virginité et l'engagement chrétien de ces « vierges, épouses du Christ » en marge vers le martyre<sup>53</sup>. On est surtout étonné par l'analyse minutieuse des moments ultimes des saints, de leur sérénité devant « la sainte mort »<sup>54</sup>, dont ils acceptent, sans révolte, ni amertume, la souffrance dans la certitude de participer bientôt au bonheur du paradis. Entre deux pôles bien précis de cette seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, la fixation de la légende par Jacques de Voragine avant 1264 et les peintures de la châsse de sainte Odile de Huy vers 1292, ne découvrons-nous pas exprimé ici un idéal de sainteté ? Par la stigmatisation, Elisabeth de Spalbeek franchira une étape supplémentaire dans son modèle de vie et de passion du Christ<sup>55</sup>. Mais nous sortons ici de notre sujet ...

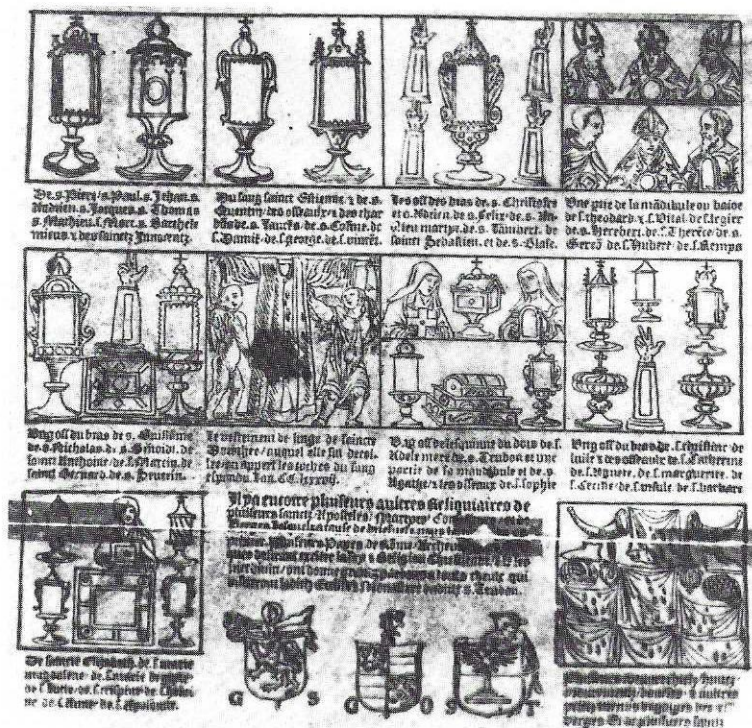


Fig. 10.— Placard des reliques de Saint-Trond. (Détail ; voir fig. 2.)

\* C'est pour nous un plaisir de dédier cet article à Monsieur le Chanoine Ed. Pochet, en témoignage de reconnaissance pour l'intérêt qu'il porte au Trésor de la Cathédrale de Liège.

52. Pareilles « révélations » n'allèrent pas sans susciter chez certains du scepticisme. Cf. ROISIN, *op. cit.*, p. 124 sv.

53. Cf. BARDON, *op. cit.*

54. Cf. VAUCHEZ (A.), *La sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen Age*, Rome, 1981, p. 598-600.

55. Cf. VAUCHEZ (A.), *Les stigmates ...*, *op. cit.*